

PARIS

L'insoutenable légèreté. Les années 1980

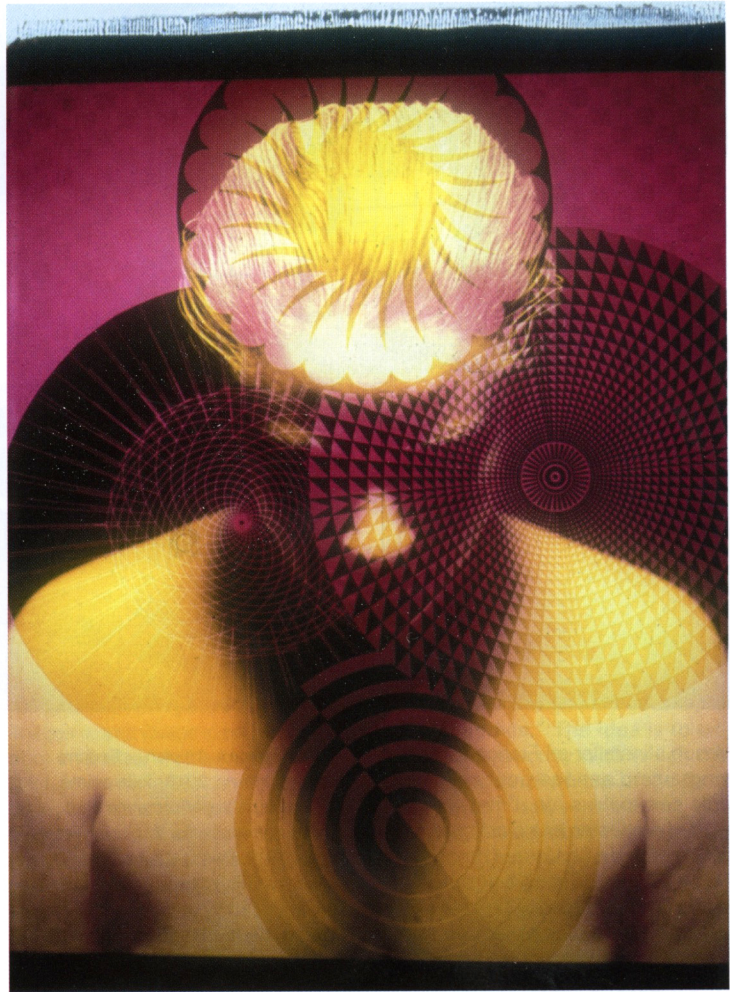
Centre Pompidou / 24 février - 23 mai 2016

Sans doute était-il temps de rendre justice aux années 1980, décennie mal aimée de l'argent facile, de la faillite sociale du libéralisme et de l'apparition du sida qu'Anne Bony, directrice d'une collection d'ouvrages sur toutes les décennies du 20^e siècle, avait naguère qualifiée de « protéiforme, onaniste et funeste ». La Galerie de photographies du Centre Pompidou s'y emploie. Elle ne livre pas l'histoire détaillée et connue de la photographie de cette période ; on n'y verra pas, de Jeff Wall à Nan Goldin et de la Pictures Generation à l'École de Dusseldorf, les grandes figures et les grands courants qui se sont alors affirmés, ni le genre du paysage, qui connaît alors un nouvel essor. À la fois plus modeste et ambitieuse, elle tente, en associant avec parcimonie mais justesse le cinéma à la photographie, de saisir un esprit du temps, dont son titre emprunté à Milan Kundera dit toute l'ambivalence. Son propos aurait sans doute pu être plus précis et articulé mais, au long des quatre chapitres, s'impose l'idée d'une décennie placée sous le signe de l'artifice. Il est tantôt exalté, tantôt critique, comme en témoignent deux des meilleurs passages de l'exposition. Exalté, comme dans ce beau dialogue, où publicité et expérimentation se mêlent, entre un mur entier, osé en ces lieux et très réussi consacré à Jean-Paul Goude et à son égérie Grace Jones et le film *Radio-serpent* (1980) d'Unglee qui, dans un rythme saccadé, met en scène un environnement high-tech de néons où évoluent Pascale Ogier et Benjamin Baltimore. Critique, quand Florence Paradeis et Karen Knorr théâtralissent dans des saynètes faussement banales les modes de vie et les usages des classes sociales. Il faut voir ces *Gentlemen* de Knorr rejouer dans le même lieu le portrait de groupe qui figure à l'arrière-plan, au-dessus de la cheminée d'un de ces clubs anglais. Il y a ainsi beaucoup d'ironie dans ces photographies des années 1980. Bien sûr dans les mises en scène dérisoires de Joachim Mogarra qui transforme un carton de Pastis en *Barrage d'Assouan* (1984), mais aussi dans la plupart de ces travaux qui, dans des grands formats couleur qui se multiplient, semblaient devoir céder au plaisir du spectacle. La photographie de mobilier du 18^e siècle par BAZILEBUSTAMANTE est ainsi bien trop rutilante pour ne pas être une critique du prétendu bon goût. Ce véritable tableau photographique

souligne aussi que l'artifice est indissociable de la porosité alors très grande entre la photographie, la peinture et la sculpture : Pierre et Gilles rehaussent leur portrait d'Étienne Daho qui fera la pochette de *la Notte, la Notte* (1984) et rappellent l'importance de la musique dans l'esthétique de la décennie, tandis que Sandy Skoglund construit un inquiétant intérieur envahi par des chats fluorescents. Reste une question : les années 1980 sont-elles vraiment finies ? Goude et Pierre et Gilles les ont très certainement prolongées – souvent pour le pire. Mais les expérimentations de la méconnue et remarquable Ellen Carey, dont le visage disparaissait alors sous des trames mathématiques ou psychédélicques, explorent aujourd'hui l'essence – la vérité ? – du médium.

Étienne Hatt

Perhaps the time has come to do justice to the 1980s, that little-loved decade of easy money, the social failure of liberalism and AIDS, the period that Anne Bony, editor of a collection of volumes on the decades of the 20th century, described as "protean, onanistic and dire." The Pompidou's photography gallery has set out to do just that, but this is not a detailed and familiar history of the medium during those years: don't come looking for Jeff Wall, Nan Goldin, the Pictures Generation, the Dusseldorf School, or any other of the big names and trends that are now in the history books, nor even the landscape genre, which enjoyed something of a renaissance back then. This is both more modest and more ambitious than that. Cleverly combining cinema and photography, the show sets out to grasp the spirit of the time, the ambiguity of which is well summed up in its title, taken from Milan Kundera's famous (or famously filmed) novel, *The Unbearable Lightness of Being*. No doubt, the approach could have been more precise and articulate but what these four sections convey is the idea of a decade when artifice ruled. As two of the best sections here show, this could be either exalted or critical. It is the former in the fine dialogue, combining advertising and experiment, between the whole wall dedicated to Jean-Paul Goude and his muse Grace Jones (a daring inclusion in such a venue) and Unglee's *Radio-*



Ellen Carey. « Self-Portrait ». 1987. Épreuve couleur Polaroid 20 x 24. 60 x 50 cm. (Court. JHB Gallery, NY, et M+B, Los Angeles © E. Carey)

serpent (1980), a stuttering film showing a hi-tech environment inhabited by Pascale Ogier and Benjamin Baltimore. It is critical when Florence Paradeis and Karen Knorr theatricalize their falsely banal sketches of ways of life and the habits of different classes. It is great fun to see Knorr's "Gentlemen" restage the group portrait seen behind them, over the mantelpiece of an English club—and do so in the club itself. There is a good dose of irony in these photos from the 1980s. It is there too, of course, in the pathetic stagings by Joachim Mogarra which transform a pastis box into the "Aswan Dam" (1984), but also in most of the works whose use of large formats and color might be expected to indulge in the pleasures of the spectacle. The photograph of 18th-century

furniture by BAZILEBUSTAMANTE is much too glossy not to be critical of this purported "good taste." This photographic tableau shows that artifice is inseparable from what was then the considerable interchange between photography, painting and sculpture. Pierre & Gilles heightened their portrait of singer Étienne Daho, used for the cover of the album *La Notte, la Notte* (1984), reminding us of the importance of music in the aesthetic of the day, while Sandy Skoglund constructed a disturbing interior invaded by fluorescent cats. One question remains unanswered: are the 1980s really over? Goude and Pierre & Gilles have certainly prolonged them, and not always in a good way. But the experiments of the little-known and remarkable Ellen Carey, whose face disappeared back in the day behind mathematical or psychedelic grids, are now exploring the essence—the truth?—of the medium.

Translation, C. Penwarden